

explique les éléments strictement textuels qui sous-tendent cette transformation du dilemme en remède : ‘Le langage poétique fait corps, d’une part de sa vitesse de dérapage écholalique (assonancé, allitéré, rythmé), d’autre part d’un suspens (sophistiqué ou bouffon, ésotérique ou fatrasique) du sens mesuré. Ainsi consiste, verbalement incarnée, l’épaisseur de la *Dichtung* (poésie)’ (52). Épaisseur impénétrable du monde, épaisseur textuelle du poétique, comme aurait dit Francis Ponge, le texte devenant *objeu* et même *objoie* (malgré frustration et angoisse) comme on le sait et comme le savait même mieux Prigent avec sa thèse de doctorat consacrée à Ponge, dirigée par Roland Barthes. Et c’est ici que l’étude de Fourcaut double son excellence, passant du conceptuel aux tactiques exclusivement langagières : constances et ruptures métriques et rythmiques, intertextes, refrains, ‘jeux sur le signifiant’ (62), sonorités, paronymes, parodies des formes, effets de prolifération, de ‘carnavalisation’ (97), etc. etc. Tactiques qui, pourtant, se déploient, comme le souligne pertinemment Fourcaut citant Prigent, ‘envers et contre tout repli esthétisant, [forçant plutôt] le sens civique de l’opération artistique’ (222). Et là, on saisit mieux, me semble-t-il, la pleine vitalité de l’œuvre de Christian Prigent, alourdie comme elle est parfois par de funestes idéologèmes ou une persistante pseudo(?)-analié : une vitalité et un ‘civisme’ d’où surgit inlassablement un devoir au-delà même du marxisme, du maoïsme, de toute action onto-sociologiquement contraignante, ce devoir de s’attaquer à la complexité de tout faire, de tout poëin dans un monde sans doute mal compris, sans sens fermement attribuable, sans orientation rationalisable dans l’infinie et incertaine mouvance de l’instant, de chaque geste ou mot y sondant pourtant, obstinément, sa fragile mais quand même sentie-imaginée pertinence. Que l’œuvre de Prigent s’articule, comme celle de Michel Deguy et certain.e.s autres poètes et artistes, à l’avant-garde des grands débats du moderne, devient manifeste en lisant cette étude. Si celle-ci limite ses ambitions, ne cherchant pas à s’aventurer dans les nombreux écrits de Prigent sur l’art et concentrant ses analyses, toujours fort perspicaces et bien documentées, sur certains des titres plutôt récents et censés richement emblématiques, reste que ce qui a été accompli ici mérite pleinement nos remerciements les plus vigoureux.

Michaël Bishop

Université Dalhousie

Kocay, Victor. *La Jeune Parque de Paul Valéry, lectures successives. Pour une théorie du beau*. Éditions Universitaires Européennes, 2022, 147 pages.

Auteur déjà de *La pensée de Schopenhauer dans l’œuvre de Paul Valéry* (2018) et de *Paul Valéry : vers le poème image* (2019), Victor Kocay nous propose ici une analyse des treize états successifs d’un des poèmes les plus commentés de l’auteur de *La soirée avec Monsieur Teste* (1896) et du *Cimetière marin* (1920), de *Charmes* et des *Cahiers* (1973/1974/1987) : *La Jeune Parque*. Publié en 1917 et dédié à André Gide, le poème évite tout discours strictement narratif, tout caractère anecdotique, s’avérant ainsi complexe, diffus, largement ouvert dans la vaste et richement métaphorisée trame de ses cinq cents vers tissée au cours de plusieurs années. Ceci dit, le drame de la plus jeune des trois *parcae* grecques telle que Valéry l’imagine ici, permet de situer implicitement l’essentiel de la délicate sémiosis qui anime ce grand poème : questions de destin, d’immortalité, de vie mortelle; interrogation de soi, naissance et développement de la conscience, tensions de celle-ci; la jeunesse face à la mortalité assumable comme à la beauté de l’expérience sensuelle qu’offre l’aventure mortelle. Lire *La Jeune Parque*, c’est pénétrer dans le labyrinthe de cette sémiosis, en saisir les intrusions, en flairer la logique, sans chercher aucune conclusion platement réductrice; c’est en vivre la pleine et stricte poïeticité, les beautés, les forces et les fragilités compositionnelles, formelles, rythmiques, expressives qui sous-tendent le complexe et souvent obscur déploiement de son sens.

L'étude de Victor Kocay procède par accumulations, par superpositions successives, cherchant à creuser les modifications textuelles des cahiers de *La Jeune Parque* afin d'en tirer une 'logique' (2), une 'idée' (2) conductrice qui dépasserait les multiples inconstances, éliminations et additions de sa création pour s'encaster dans son définitif palimpseste. C'est un processus qui entraîne nécessairement répétitions et reprises de toutes sortes et les lenteurs d'une preuve difficilement sinon impossible – au mieux très délicatement – localisable. La pensée de Schopenhauer, comme celle de Nietzsche, est souvent évoquée, avec pertinence, certes, quoique sans preuve d'aucune influence explicite là où, manifestement, pour un jeune Valéry cherchant sa voix, celle-là aurait été multiforme et plutôt implicite. On aurait pu espérer voir également s'incorporer dans les analyses textuelles offertes quelque chose des nombreuses lectures critiques déjà consacrées à ce grand poème. On comprend, certes, le désir qu'exprime Victor Kocay d'articuler librement les arguments censés novateurs de son livre, mais un tel effort aurait permis sans doute un certain approfondissement des éléments d'un argument diffus, développé de façon parfois quelque peu émettée et attendant la fin du livre pour se déclarer ouvertement et sans en avoir exploré, c'est le sentiment que ce lecteur éprouve, les intrications de son affirmation.

Ceci dit, l'essentiel tel que je le saisis de cette 'logique' s'acheminant au cœur du grand poème, et jugée déterminante, me paraît bien-fondé. Tout d'abord, l'éveil d'une conscience du corps, de la chair, d'une présence à soi-même, à sa propre singularité. Ce qui entraîne une lutte entre l'expérience du mortel, de l'éphémère et celle de l'atemporel, de l'éternel, d'un intelligible transcendant que l'incarnation exige que l'on abandonne. Comme le dit Valéry lui-même, la jeune femme du poème éprouve une série de 'substitutions psychologiques', de transformations qui envahissent 'une âme au cours d'une nuit', l'expérience pouvant être considérée comme destinale, pour elle comme pour Valéry. Cette naissance à soi comme entité à part s'ouvre peu à peu sur une conscience de l'autre, des 'choses du simple' qui sont, dirait Yves Bonnefoy, les nouvelles sensations hésitant entre anxiété et vulnérabilité, passion et amour. Et ce serait, dans cet accueil de la pleine gamme de l'expérience de ce qui est, que la fragile mais sûre beauté de l'incarnation, la force de ce que Gide appellera les 'nourritures terrestres', transgressant les lois de l'intellect, puisant sens et sensation dans un faire, un poëin, une rare et pourtant vivable poïéticité de l'être-dans-le-monde. Comme l'a démontré si élégamment Gérard Titus-Carmel dans son *Huitième pli*, cette puissante interrogation du beau, celui-ci, malgré l'inquiétude et la mélancholie où baigne l'existence, est compris, comme l'affirme Kocay, comme l'emportant sur tous les signes strictement rationalisables du vécu, le beau étant lié à un désir qui en excède le sens, à une 'logique' ontique qui défierait toute analyse et tout repli sur une stricte intériorité coupée du sensuel, de l'étrange magie de son être-parmi et -avec, comme diraient Jean-Luc Nancy ou Michel Deguy. *La Jeune Parque* : ce cheminement vers une conscience, instinctuelle, intuitive, viscérale, de la beauté de l'ensemble de ce qui est, son vaste défi, son immense donation. Et, comme Victor Kocay finit par conclure, ce serait là que résiderait une, sinon la, 'structure' (144) centrale de *La Jeune Parque*.

Michaël Bishop

Université Dalhousie